

CONVERSATION AUTOUR DU WORLD ANTHROPOLOGIES NETWORK (WAN)/ RESEAU DES ANTHROPOLOGIES DU MONDE*

WAN Collective¹

Traduction:

Elisabeth Cunin

Le collectif WAN a pour vocation la formation d'un réseau autonome des anthropologies du monde; son objectif principal est de se positionner en tant qu'espace dialogique permettant une discussion sur l'Anthropologie —avec une majuscule— dans son rapport à différents processus et événements globaux. Dans ce contexte, le réseau vise à contribuer à l'émergence d'un horizon pluriel, dans lequel les anthropologies du monde ne s'inscriraient plus dans des logiques hégémoniques métropolitaines et seraient ouvertes au potentiel hétéroglossique lié aux processus de globalisation. Le réseau devra certainement adopter des formes d'enquête globales —sans que ceci signifie l'imposition d'agendas ou de styles uniformes— qui mobiliseront des visions et des intérêts politiques et théoriques multiples et géographiquement situés. Pensé dans un contexte multilingue et organisé de manière virtuelle, tout en s'appuyant sur des événements concrets (et non orthodoxes), le réseau souhaite produire des formes alternatives de recherche et favoriser des pratiques de financement qui donnent la priorité à des agendas de recherche et à des signatures collectifs.² En définitive, le réseau peut être décrit comme une contribution au développement d'*autres anthropologies et d'une anthropologie d'une autre manière*.

Les questions suivantes ont inspiré notre projet : comment pouvons-nous repenser —et refaire— les anthropologies de manière ouverte et dans un contexte global, en dépit de leur ancrage dans la modernité européenne, et au-delà de leurs connexions avec le colonialisme, le capitalisme et la globalisation? Comment caractériser des «anthropologies du monde» par rapport à un panorama actuel marqué par des «traditions anthropologiques nationales» au sein desquelles certaines anthropologies ont plus de poids paradigmatique —et donc plus de pouvoir et d'autorité— que d'autres ?

A travers ces questionnements, nous considérons que les différences liées aux conditions historiques, culturelles et économiques de la production de connaissances ont des conséquences sur la formation des pratiques et des théories anthropologiques (et, évidemment, des anthropologues). Ainsi, un des premiers objectifs du réseau des anthropologies du monde est de rendre visibles les mécanismes par lesquels les anthropologies reconnues comme «centrales» —dans le monde et en son centre— subordonnent les anthropologies «périphériques» (là encore, autour et au centre du monde).³ Un autre objectif d'égale importance (mais peut-être moins évident) du WAN est de travailler à rendre visibles ces *savoirs différents* que les anthropologies centrales ignorent, éliminent ou subordonnent (selon un principe normalisant lié à leur caractère de «connaissances expertes»). Enfin, le réseau s'oppose aux tendances à la normalisation des anthropologies, qu'elles soient identifiées comme centrales ou périphériques.⁴

En posant ces questions et objectifs, inspirés par des intellectuels non académiques, nous voulons montrer le potentiel propre à notre discipline en termes de critique, de rapprochement entre action et réflexion, entre raison et passion, en ayant l'espoir de modifier la structure actuelle des institutions anthropologiques, ou au moins, de perturber des présupposés peu questionnés.

Ce projet est fondé sur.

A) La reconnaissance analytique que, plus que de mener au démantèlement des anthropologies canoniques, une grande partie des critiques faites à la discipline a eu pour résultat — involontaire — le renforcement des pratiques caractéristiques des anthropologies centrales dans le monde. Alors que ces critiques ont interrogé aussi bien les pratiques épistémologiques que politiques du centre, la question de l'institutionnalisation de la discipline a été oubliée. Il en résulte que l'anthropologie produite dans les centres dominants a rarement prêté intérêt à des arguments et à des critiques émanant d'autres lieux. On peut même considérer qu'elle a perpétué un « espace rhétorique » qui n'a pas permis l'apparition d'autres idées, théories et activités.⁵ En outre, le dialogue entre académiciens « centraux » et intellectuels « périphériques » a souvent contribué à la subalternisation de ces derniers. À ce sujet, la figure du « témoignage » est tout à fait éloquent.⁶ Généralement intégré aux théories académiques centrales, le « témoignage » n'a pas été considéré comme une forme de connaissance *en tant que telle* et n'a pas été appréhendé au même titre que les nouvelles théories. Ainsi, en dépit de l'existence de certaines mises en cause, domine l'idée selon laquelle l'anthropologie des centres dominants est encore produite par un « nous » et porte sur un « eux » — alors que, dans le même temps, elle contribue à une globalisation qui rend inopérantes ces catégories —. Il existe une dynamique qui assimile les marges aux perspectives des « centres » et tend à exclure — et à empêcher — des pratiques périphériques, d'autres agendas de recherche et d'autres intérêts théoriques et politiques.⁷

B) La prise en compte du fait que cette situation a pour conséquence l'existence de formes dominantes de connaissance anthropologique et d'institutionnalisation (en particulier les règles académiques nord-américaines) qui tendent actuellement à exercer une influence standardisante sur les autres anthropologies, leurs institutions, leurs discours et finalement leurs propres pratiques disciplinaires. Un symbole de cette tendance est la participation de plus en plus grande d'anthropologues étrangers aux réunions annuelles de l'American Anthropological Association (AAA), la présentation d'articles aux comités d'évaluation de revues publiées aux Etats-Unis et, surtout, la force d'attraction croissante de l'univers discursif anthropologique américain sur les anthropologies subalternisées.⁸ Comme dans tout contexte politique, il s'agit là d'une relation complexe : alors que les anthropologies subalternisées sont contraintes de se placer dans l'orbite des tendances discursives des approches dominantes, elles accroissent dans le même temps leur capacité à résister, tant en termes épistémologiques que pratiques, aux tendances assimilationnistes qui pourraient les rendre invisibles.

C) La reconnaissance de la nécessité d'une critique qui mette en cause la simple définition géographique de la « périphérie » et du « centre », en particulier lorsque cette définition s'apparente à un retour de l'essentialisme mettant en valeur un « nativisme » présenté comme un avantage épistémique. Bien que les contraintes organisationnelles et épistémologiques qui pèsent sur les anthropologies métropolitaines soient dues au fait qu'elles incarnent une *épistémè* occidentale, elles ne se limitent pas à des frontières géographiques définies. Le réseau ne prend pour cible aucun centre en particulier. Bien plutôt, son objectif est de rendre visible l'institutionnalisation de la production des connaissances (quel que soit le lieu où elle se produit) qui empêche des débats libres et critiques entre espaces académiques locaux.⁹ Nous voulons rompre avec l'hégémonie silencieuse imposée par les régimes modernes de production de la connaissance, ouvrir des espaces alternatifs d'expression à *différents types de savoirs* et rendre possibles *leurs propres conditions d'émergence*.

D) Le WAN est conscient que les limites entre sphères académiques et non académiques ne résultent pas d'extériorités/intériorités ontologiques, mais sont plutôt l'effet du caractère

disciplinaire de la connaissance en tant que tel. L'académie n'est qu'un centre parmi les multiples espaces de production de connaissance, et être un académique n'est qu'une manière d'être un intellectuel. Cette remarque est centrale dans notre argumentation et constitue une des caractéristiques majeures du réseau d'anthropologies du monde.

Se mettre en réseau (*enredarse*): le réseau comme processus, méthode et contenu

En tant qu'intellectuels académiques, mus par la volonté et le désir de s'intéresser à de multiples formes de connaissance, nous voulons entamer un processus qui affecte (ou, au moins, qui rende visible) les tendances hégémoniques d'organisation des pratiques des anthropologies académiques, tant centrales que périphériques. Le réseau d'anthropologies du monde cherche à transformer de manière processuelle (et donc constante) l'organisation sociale et la reproduction hiérarchique des anthropologies dominantes, trop souvent posées comme des évidences. Cette dynamique devra faire émerger d'autres formes de connaissance anthropologique —et d'autres institutions—, sans que celles-ci soient considérées comme des alternatives exclusives. Nous souhaitons également favoriser le processus par lequel la connaissance est le résultat de l'interaction entre des intellectuels académiques et non-académiques.

Nous proposons de faciliter la création d'une structure flexible, un réseau¹⁰, qui favorise les dialogues et les échanges (sur les aspects déjà mentionnés et sur d'autres thèmes) entre des anthropologies comprises en leur sens le plus vaste. Notre objectif à long terme est de développer un réseau autonome et global de recherche et d'action anthropologiques, ayant également pour but une mise en question continue des formes de connaissance dominantes (académiques et non académiques), ainsi que des orientations qui tendent à s'imposer comme telles.

Nous concevons le réseau d'anthropologies du monde comme volontairement décentré et comme un processus autonome, possédant des particularités propres et originales. Évidemment, nous ne pouvons pas anticiper ses caractéristiques, tant elles dépendent des dynamiques mises en œuvre. Notre objectif général est de produire un réseau, processuel et flexible, qui devrait permettre d'articuler des anthropologies hétérogènes en termes d'intérêts, de contributions et, pourquoi pas, de conflits partagés. Le WAN devra donner naissance à des conversations théoriques et à des actions politiques —historiquement situées— sur différentes dimensions de la relation entre nature et culture, sur le rapport local/global et, dans une perspective la plus vaste possible, sur l'économie politique des ressources.

Les premiers noeuds du réseau fonctionneraient comme des catalyseurs, autant pour susciter des stratégies de localisation (en fortifiant et en donnant une cohérence interne à chaque lieu), que pour croiser, de façon dynamique et productive, les divers intérêts et les dialogues collectifs qui lient les lieux entre eux. Ce processus devrait donner forme au réseau, tout en étant articulé par lui. De même, le réseau devrait avoir une fonction de déstratification des réseaux de pouvoir-connaissance établis tout en évitant de se convertir en une structure hiérarchique.

La *forme* du réseau en tant que telle est extrêmement importante. Nous voulons souligner le fait que plus qu'une méthode, un ensemble de contenus ou un objectif, nous considérons le réseau en lui-même comme une fusion de ces trois aspects. Le réseau devrait être, comme nous l'avons déjà mentionné, le lieu d'expression d'une connexion constante entre points névralgiques —qu'ils soient théoriques, politiques, communicationnels ou institutionnels— de telle sorte que sa stabilité soit constamment soumise à d'autres formes possibles de connaissance et, de ce fait, ne soit jamais considérée comme unique ou dominante. Le caractère processuel de cette méthode-objectif peut métaphoriquement être exprimé par la figure suivante: se mettre en réseau (de l'espagnol *en-redarse*) ; c'est-à-dire comme un acte permanent de mise en contact grâce auquel le réseau s'articule, se régénère et nourrit les formes de connaissance et les politiques qui lui sont liées et/ou produites à travers lui.

L'objectif, en parlant de *se mettre en réseau*, est multiple. D'abord, et de façon évidente, nous souhaitons éviter de reproduire les styles d'organisation statiques à l'œuvre actuellement ; bien que ces structures aient un rôle à jouer, notre objectif est qualitativement différent.¹¹ Deuxièmement, nous voulons mettre en place une structure flexible et réflexive, ayant pour caractéristique de pouvoir être constamment reformulée et ouverte aux considérations et à l'incorporation de demandes centrifuges dans toute la variété de leurs formes d'articulation. Il s'ensuit que nous ne souhaitons pas aborder la question normative de comment doit être l'anthropologie, même si cet exercice réflexif est marqué par des enjeux théoriques, moraux et/ou politiques.

L'agenda du réseau devra inclure un vaste ensemble de questions de recherche propres aux anthropologies sociales et culturelles; toutefois, nous espérons qu'il s'intéressera aussi aux avancées de l'anthropologie biologique, historique et linguistique (en construisant des liens historiquement contextualisés au sein de ces sous-champs qui constituent encore une grande partie de la pratique anthropologique dans le contexte mondial), tout en problématisant ces divisions et en imaginant d'autres types de connexions. Les théories, les politiques et les représentations portant sur le rapport biologie/nature, sur le passé et le langage sont aussi importantes pour les anthropologies du monde que la recherche sur les politiques culturelles de la globalisation, les identités et les mouvements sociaux. Cet agenda sera transformé et redéfini au fur et à mesure que d'autres lieux hétérogènes seront articulés au réseau (leur apportant d'autres dynamiques), que d'autres contextes et environnements seront mis en jeu, et que les discussions politiques amèneront les frontières intellectuelles et de la recherche vers d'autres configurations. Des thèmes comme la formation des étudiants, l'expérience de terrain des anthropologues, l'anthropologie gouvernementale, les anthropologies militantes, les anthropologies dissidentes, l'éthique, l'activisme, etc., seront probablement examinés en temps voulu dans l'agenda politico-théorique du réseau. Finalement, nous espérons que ce processus commencera à interroger, de manière progressive, l'idée d'un réseau d'«anthropologies» et amènera à ouvrir cette structure à d'autres systèmes d'enquête sur la culture et les politiques culturelles, que ce soit dans les contextes académiques ou en dehors.

Notes

* Initialement publié sous le titre: WAN (2003). "A conversation about a World Anthropologies Network". *Social Anthropology* 11(2): 265–269. Cambridge, European Association of Social Anthropologists.

¹ Le collectif WAN était à l'origine composé d'Eduardo Archetti (University of Oslo), Eeva Berglund (Goldsmiths' College), Marisol de la Cadena (University of California, Davis), Arturo Escobar (University of North Carolina, Chapel Hill), Penélope Harvey (Manchester University), Susana Narotzky (Universitat de Barcelona), Eduardo Restrepo (Instituto Colombiano de Antropología e Historia, ICANH / UNC-Chapel Hill), Gustavo Lins Ribeiro (Universidade de Brasília) et Sandy Toussaint (University of Western Australia). Depuis, d'autres anthropologues de différentes parties du monde l'ont rejoint.

² Bien entendu, nous le répétons, en restant attentifs aux particularités historiques et géographiques.

³ La distinction entre «centre» et «périphérie» est complexe et ne se limite pas à une simple distinction géographique. Au sein du réseau, nous nous intéressons à la dynamique par laquelle se met en place l'hégémonie et la subalternisation des anthropologies dans un contexte mondial et à la création de centres dans les périphéries et de périphéries dans les centres.

⁴ Voir Restrepo et Escobar (2005).

⁵ Dans sa discussion des théories de la connaissance, Lorraine Code (1995) analyse la façon dont les «espaces rhétoriques» neutralisent l'action sociale.

⁶ Le «témoignage», en tant que genre latino-américain, a connu une certaine popularité dans les années 1970 et a constitué un effort stratégique pour dénoncer les violations des droits de l'homme perpétrées par les régimes militaires et les forces paramilitaires. Ce processus impliquait la collaboration d'un intellectuel académique (généralement européen ou nord-américain) et d'un leader local. Les travaux les plus populaires dans ce domaine sont ceux de Rigoberta Menchú et d'Elizabeth Burgos Debray.

⁷ Il y a bien sûr eu, sur le sujet, des signes d'inquiétude venus de l'anthropologie et des autres disciplines. Le rapport Gulbenkian sur l'état des sciences sociales, dirigé par Immanuel Wallerstein (Gulbenkian Commission 1996), avait déjà montré la nécessité de renouveler les structures et les pratiques de production de connaissances propres aux sciences sociales, afin de prendre en compte les nouveaux ordres sociaux émergents. Ce rapport a été largement diffusé dans certaines parties du monde, notamment en Amérique latine ; néanmoins, il faut noter sa faible diffusion aux Etats-Unis. Lors des réunions annuelles de l'American Anthropological Association (AAA), certaines sessions portant sur l'anthropologie font parfois référence à des analyses similaires (voir Nash 2002).

⁸ Loin de nous l'idée de passer sous silence la diversité des enseignements et des pratiques disciplinaires qui caractérise les Etats-Unis, ou de suggérer que telle utilisation implique telle construction normative. Le réseau s'intéresse aux concepts de «différence» au sein de l'anthropologie et entre les anthropologues, mais aussi dans leur articulation avec les Etats-nations «métropolitains».

⁹ C'est une différence entre le projet du réseau et les critiques antérieures des anthropologues du Tiers-Monde. Voir par exemple les discussions sur l'«*indigenous anthropology*» (Fahim y Helmer eds. 1982), les «*antropologías del sur*» (Krotz 1997) et les «*antropologías periféricas*» (Cardoso de Oliveira 2000).

¹⁰ Nous empruntons ce concept à un ensemble de théories des réseaux, notamment celle d'acteur-réseau, et de théories de la complexité et de l'auto-organisation. Bien que ce texte aurait pu être écrit sans aucune référence à ces théories, nous voulons souligner leur utilité dans la prise de distance avec les formes ontologisantes de pensée qui réifient les catégories et gèlent les multiples façons d'imaginer le monde.

¹¹ Nous n'avons pas la prétention de construire une organisation transnationale qui fonctionnerait comme un parapluie, ni un réseau d'organisations nationales. De fait, il existe déjà des espaces institutionnels comme l'International Union of Anthropological and Ethnological Sciences, qui fonctionnent relativement bien au niveau de l'Europe et de l'Amérique Latine.

Références citées

- Cardoso de Oliveira, Roberto. 2000. Peripheral anthropologies 'versus' central anthropologies. *Journal of Latin American Anthropology* 4(2)-5(1): 10-30.
- Code, Lorraine. 1995. *Rhetorical Spaces: essays on gendered locations*. New York: Routledge.
- Fahim, Hussein and Katherine Helmer. eds. 1982. *Indigenous Anthropology in Non-Western Countries*. Durham: Carolina Academic Press.
- Gulbenkian Commission. 1996. *Open the Social Sciences: Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences*. Stanford: Stanford University Press.
- Krotz, Esteban. 1997. Anthropologies of the South. Their rise, their silencing, their characteristics. *Critique of Anthropology*. 17(3): 237-251.
- Nash, June. 2002. Forum on Institutionalizing International Anthropology. *Anthropology Newsletter* 43(2): s.p. Washington, American Anthropological Association.
- Restrepo, Eduardo and Arturo Escobar. 2005. "Other anthropologies" and "anthropology otherwise": steps to a world anthropology network. *Critique of Anthropology*. 25(2): 99-128.